Les deux faces de Lourdes

Lourdes de Zola et Les foules de Lourdes de Huysmans

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22434>
DOI : 10.4000/assr.22434
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010
Pagination : 213-228
ISBN : 978-2-7132-2255-9
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Les deux faces de Lourdes », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 151 | juillet-septembre 2010, mis en ligne le 20 octobre 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22434> ; DOI : 10.4000/assr.22434

Frédéric Gugelot

Les deux faces de Lourdes

Lourdes de Zola et Les foules de Lourdes de Huysmans

Lourdes n'eut pas besoin des écrivains pour construire son succès mais fut, très tôt, l'objet d'une abondante production littéraire (Cool, Sauvadet, 2008 : 185). C'est que lieux de culte et de pèlerinage sont construits en pierre autant qu'en papier et témoignent souvent de leur univers enchanté. À Barrès succèdent, entre autres, François Mauriac, Francis Jammes, Franz Werfel, Alexis Carrel, Michel de Saint-Pierre, puis, plus récemment, Didier Decoin, Alain Vircondelet, Alina Reyes et Catherine Rihoit¹.

Cette courte liste rappelle qu'il existe des moments éditoriaux de postérité de Lourdes et que si la figure du pèlerin passionne dans la première moitié du siècle, c'est ensuite la voyante qui se place au cœur des écrits. Ce sont surtout des écrivains catholiques qui consacrent des ouvrages à Lourdes. Il en est de même pour le cinéma qui n'est pas en reste : en 1924, dans *Credo ou la tragédie de Lourdes*, Julien Duvivier oppose la ferveur des pèlerins à l'insouciance des années folles et au conformisme agnostique des classes privilégiées et bien-pensantes. Le fantastique succès du *Chant de Bernadette* fait des émules : en 1961, Gilbert Cesbron écrit le scénario du film de Robert Darène, *Il suffit d'aimer*.

Zola fait exception dans cette floraison en livrant une vision laïque du pèlerinage. Mais cette abondante production entretient une tension de mystère qui est un des éléments de la pérennité de Lourdes : une recharge sacrale nécessaire à la survie d'un lieu de culte ou/et de pèlerinage. Le lieu devient un enjeu d'affrontement entre la pensée religieuse et la pensée rationnelle. À travers ces romans, Lourdes apparaît comme une « géographie spirituelle dynamique » (Massignon) et inspiratrice. Toute cette production participe d'une « autre scène que la scène

1. Barrès publie *Une visite à Lourdes* en 1922 ; François Mauriac, *Pèlerins de Lourdes*, 1931 ; Francis Jammes, *Le pèlerin de Lourdes*, 1936 ; Franz Werfel, *Le chant de Bernadette*, 1941 ; Alexis Carrel, *Le Voyage de Lourdes*, 1949 ; Michel de Saint-Pierre, *Bernadette de Lourdes*, 1953 ; Didier Decoin, *La Sainte Vierge a les yeux bleus*, 1984 ; Alain Vircondelet, *Bernadette. Celle qui a vu*, 2002 ; Alina Reyes, *La jeune fille et la Vierge*, 2008 ; Catherine Rihoit, *J'ai vu. L'extraordinaire histoire de Bernadette*, 2009. Il faut noter cette obsession contemporaine de celle qui a « vu » le divin.

initiale d'apparition, une scène des pouvoirs, des controverses, des opinions contradictoires et de leurs représentants » (Claverie, 2009 : 10). La fondation construit un système de représentation au caractère pluriel, non consensuel.

Les deux romans de Zola et Huysmans participent de ce vif débat. S'ils ne partagent pas les mêmes perceptions, tous deux dévoilent les deux faces de Lourdes : lieu de surnaturel et bazar chrétien². Ces livres s'inscrivent dans un triple enjeu : un enjeu littéraire où deux membres d'une même école (Médan) usent des mêmes méthodes pour un but bien différent, un enjeu religieux où convaincus et sceptiques s'affrontent sur la voyante et le lieu et un enjeu documentaire où tant l'apport des moyens de transport modernes que celui des images et récits pieux sont dévoilés.

Des projets antagonistes

En 1869, un journaliste, Henri Lasserre, publie *Notre-Dame de Lourdes*, présenté par la hiérarchie ecclésiastique comme la version officielle des événements. La vision romantique d'Henri Lasserre oriente les représentations de la voyante et du lieu en insistant sur la docte ignorance de la bergère confrontée à la méfiance des institutions et des savants ainsi que sur le caractère providentiel des événements et du lieu. Le statut légendaire de la ville lui doit beaucoup, d'autant que l'ouvrage obtient un immense succès (Harris, 2001 : 247)³. Il est la base documentaire de Zola, qui rencontra l'auteur, alors que Huysmans rejette cette vision perçue comme sulpicienne. C'est donc l'écrivain athée qui s'inspire du légendaire officiel et le catholique qui veut s'en défaire.

Lors d'un premier voyage à Lourdes, Zola est fasciné par la dévotion et le mysticisme de la foule qui envahit cette ville avec l'espoir d'un miracle (Goncourt, 1989 : 148)⁴. Il y séjourne, par souci d'exactitude, quatorze jours en 1892. Il entreprend alors un voyage d'étude pour tout voir et tout comprendre avant de se mettre à la rédaction de son œuvre. Il se promène partout, visite tout, de la maison d'enfance de Bernadette aux hôpitaux, des malades en attente de guérisons miraculeuses en passant par le bureau des constatations (des miracles). De plus, Zola accompagne le pèlerinage national, c'est-à-dire le plus important pèlerinage annuel. Il assiste aux mouvements de dévotion, de piété naïve, de transe mais aussi de simonie et de vile commercialisation.

2. C'est d'ailleurs le premier titre du livre d'Huysmans.

3. Cent quarante-deux éditions françaises en sept ans, traduit en quatre-vingts langues en 1900, il se serait alors vendu à plus d'un million d'exemplaires.

4. Lors d'un dîner où sont présents les frères Goncourt, Zola révèle : « il a été à Lourdes et (...) il a été frappé, stupéfié, par le spectacle de ce monde de croyants hallucinés et (...) il y aurait de belles choses à écrire sur ce renouveau de la foi, qui, pour lui, a amené le mysticisme, en littérature et ailleurs, de l'heure présente », *Journal des Goncourt*, 16 mars 1892, Paris, Robert Laffont, 1989, t. III, p. 148.

Cette méthode d'enquête sur le terrain, inaugurée pour la série des Rougon-Macquart, mène Zola à une abondante prise de notes que l'on retrouve totalement dans le manuscrit final. Huysmans, aussi, fréquente par deux fois la ville, en 1903-1904, et nourrit son livre de ses déambulations. Le roman apparaît comme le genre suprême pour les naturalistes dans la lignée de la philosophie positiviste – qui exige que la littérature fournisse des documents sociaux et psychologiques en vue d'une connaissance scientifique de l'homme (Raymond, 1966 : 81). Le projet littéraire des deux hommes s'appuie donc sur une méthode identique de travail, héritée de l'école naturaliste dont Zola est le fondateur et dont Huysmans fut le disciple. Tous deux, en bons adeptes du naturalisme, et donc de l'observation, se rendent à Lourdes pour capter le besoin de foi ou d'illusion dont témoigne la naissance de ce pèlerinage. Huysmans présente d'ailleurs son livre comme une sorte de reportage, une suite de « croquis » et de « notes », selon son propre aveu (Lescuyer, 1985 : 324). Zola, enfin débarrassé de la lourde série des Rougon-Macquart, écrit une nouvelle trilogie.

L'idée de Zola se révèle bonne : Lourdes fait vendre. En août 1894, il publie les conclusions de son enquête sous forme d'un reportage romancé. Le livre provoque la polémique et le scandale. Rapidement, les critiques catholiques l'éreintent : la revue jésuite *Études* consacre, en 1894 et 1895, pas moins de quatre articles à sa réfutation ; il est mis à l'Index le 21 septembre 1894, et Léon Bloy fustige l'auteur en le traitant de « crétin des Pyrénées »⁵. Un épisode est particulièrement mis en exergue comme preuve de la mauvaise foi de l'auteur : Zola a vu un miracle, celui de Marie Lemarchand, Élise Rouquet dans le livre. On lui reproche de falsifier les faits en transformant cette guérison soudaine en rétablissement graduel suivi d'une rechute, qui n'eut pas lieu dans la réalité : « Zola n'a pas voulu avouer cette spontanéité qu'il avait constatée pourtant ; il a préféré raconter que l'aspect du visage s'améliorait peu à peu, que la cure s'opérait indolemment ; il a inventé des étapes et des gradations pour ne pas être obligé de confesser que cette renaissance soudaine d'une figure détruite était en dehors des lois de la nature humaine ; c'eût été l'aveu du miracle. (...) L'histoire de Marie Lemarchand, telle que l'a relatée Zola, est donc résolument inexacte ; préoccupée de fournir des arguments aux adversaires du surnaturel » (Huysmans, 1993 : 116). Huysmans l'explique par un choix romanesque qui fait de *Lourdes* un roman à thèse. La constatation ne suffit pas à Zola. François Mauriac regrette, dans *Pèlerins de Lourdes* : « il aurait mieux fallu pour cet homme qu'il ne vît pas ce qui lui fut donné de voir »⁶.

Cette volonté de disqualifier le roman de Zola s'explique par son succès. Les cent vingt et un mille exemplaires du premier tirage sont épuisés en moins de

5. Léon Bloy, « Le crétin des Pyrénées », *Mercure de France*, 1894. Il ajoute : « Il est l'Impartialité même, il sait tout, il comprend tout et il se fait tout à tous. Un cœur d'or ! », cité dans É. Zola, 1995, p. 616.

6. Cité dans H. Guillemain, *Zola, légende et vérité*, Lausanne, Rencontre, 1960, p. 87.

deux mois. Au 1^{er} mars 1898, *Lourdes* est le troisième roman le plus vendu de l'auteur, après *La Débâcle* et *Nana*. Huysmans connaît aussi une réelle réussite. Son livre paraît en octobre 1906 : le 4 novembre, il compte déjà dix-sept mille exemplaires vendus : « *Les Foules de Lourdes* sont un succès fou. On a vendu 21 000 exemplaires en un mois ! Elles vont rattraper les autres comme *En Route* et *La Cathédrale* qui marchent sur leur 30 000 mais avec des années ! – la sincérité du livre qui donne le Lourdes exact, impartialement, en est, je crois la cause. Inutile de vous dire que les catholiques ne sont pas très contents des vérités désagréables que contient pour eux ce livre » (Huysmans, 1977 : 403). Les deux livres font scandale et passionnent. Le contexte de la Séparation et le développement de l'intérêt pour le surnaturel le favorisent.

Approche, méthodes et visions communes

Lourdes débute une nouvelle série consacrée aux villes avec Rome et Paris. On suit le cheminement de Pierre Froment (au nom porteur de sens) de la foi à la science, de la charité à la justice, de la mystique et de l'amour divin stérile au travail et à l'amour humain fécond (douze enfants). Dans *Lourdes*, le héros accompagne une amie d'enfance. Les deux personnages sont souffrants : Marie est paralysée depuis un accident de cheval et elle n'a toujours pas eu ses règles à vingt-trois ans. Pierre souffre dans son âme, sa foi est vacillante. Chacun est prisonnier de sa virginité. Ce long roman (579 p.) se déroule sur cinq jours, la durée du pèlerinage, du départ du train blanc de Paris jusqu'au retour du même train à Paris.

Lourdes veut évoquer le besoin illusoire de foi et Rome sa captation par le catholicisme. Froment lutte pour promouvoir un retour au christianisme primitif dans l'Église, en défendant son ouvrage *La Rome nouvelle*, menacé d'Index (« les religions peuvent disparaître, le sentiment religieux en créera de nouvelles, même avec la science »). Dans *Paris*, un troisième volume qui s'ajoute ultérieurement, Pierre Froment fonde une famille dont les enfants seront les héros de la série suivante, *Les Quatre Évangiles*, *Fécondité*, *Travail*, *Justice*, *Vérité*.

Le personnage de l'abbé Pierre apparaît comme le porte-parole de Zola pour défendre ses opinions et montrer son scepticisme. Ce pan de son œuvre s'inscrit dans la volonté de construire un avenir radieux (Muray, 1999 : 517) et de répondre à la montée des critiques contre la science comme le note le héros : « Cette soif du divin que rien n'a pu éteindre au travers des siècles, semblait renaître avec une violence nouvelle, au bout de notre siècle de science » (Zola : 574).

Lourdes et *Les Foules* se ressemblent. La forme est identique : on suit les pérégrinations du héros dans le livre de Zola, selon le rythme du grand pèlerinage, et les promenades de l'auteur à travers Lourdes, sur plusieurs jours, dans celui de Huysmans. Ce qui rejoint la remarque d'Alphonse Dupront : « Qui-conque vient à Lourdes est pèlerin. Règne d'une tyrannie collective inconsciente ?

Peut-être, mais surtout nature même des choses. (...) Il n'y a pas d'objectivité sûre là où se crée l'âme panique du collectif » (1987 : 341). Le style est proche, ce qui les distingue des générations littéraires précédentes à l'exemple de ces deux descriptions des malades dans Zola (p. 169)⁷ ou celle d'Huysmans lors de la séance de la piscine (p. 96). Les accents « psychiatriques » de ce langage clinique marquent ce courant. Il s'agit, pour les deux auteurs, de proclamer que l'enregistrement des données factuelles et des résultats de l'analyse doit permettre d'atteindre le réel. Ce courant littéraire symbolise le rationalisme et le positivisme en littérature. Les deux hommes pratiquent un même type d'écriture mais l'appliquent à des buts très différents. Si la dénonciation l'emporte chez Zola, pour Huysmans, il s'agit de découvrir la révélation providentialiste de Lourdes et de répondre au premier. Il faut dire que Lourdes appartient à cette série des trois villes qui marque, chez Zola, un fléchissement vers le réalisme spiritualiste alors que Huysmans évolue vers une réaction idéaliste envers le naturalisme.

Les deux hommes s'accordent sur une détestation du lieu, de son architecture, du décorum sulpicien. Huysmans, l'esthète, n'a aucune pitié pour l'architecture « avilissante » du sanctuaire, il méprise les marchands du temple mais il est fasciné par la foi de ses foules. Il leur reproche avidité, incurie, goût détestable. Zola véhicule également les poncifs du discours anticlérical : « Et le jeune prêtre croyait entendre le muet et formidable coup de râteau qui s'étendait sur la vallée entière, ramassant le peuple accouru, ramenant chez les pères l'or et le sang des foules » (p. 274). Huysmans n'aime pas Lourdes où est apparue une Vierge pour tous : « Très certainement, cette Vierge glorieuse, toute moderne, qui s'est définie elle-même, par une abstraction, n'est pas Celle que je préfère »⁸. Il préfère celle de La Salette : « la Vierge pour les mystiques et pour les artistes, la Vierge pour les quelques-uns » l'attire. Il oppose « une Vierge exotérique, thérapeutique, publicitaire » à « une Vierge ésotérique, prophétique, porteuse d'un message secrètement réservé à "ces âmes éprises de douleur" » (Angelier, 2000 : 187).

Les derniers feux du naturalisme

L'enjeu littéraire de cette double parution n'est rien moins que l'effondrement du naturalisme. Zola se réclame d'une approche scientifique de la littérature avec une méthode : exactitude de l'observation, objectivité de la description, totalité de l'investigation. L'ouvrage de Huysmans se veut une réponse à celui de Zola. *Les Foules de Lourdes* le cite quatorze fois, et à chaque fois pour le dénoncer : « la première fois que je pénétrai dans ces salles, j'eus une surprise ; sur les récits de Zola qui peignit toujours ses toiles comme des décors de théâtre, je me les

7. « Le cortège roulait ses damnés des maladies de la peau, à la chair rongée, ses hydro-piques enflées comme des outres, ses paralytiques, tordues de souffrance ; et les hydrocéphales défilaient, et les danseuses de Saint-Guy, et les phtisiques, les rachitiques, les épileptiques ».

8. J. K. Huysmans, *op. cit.*, p. 230.

figurais très vastes ; j'imaginai au moins des pièces aérées et commodes, creusées de larges bassins, autour desquels baigneurs et malades évoluaient à l'aise. Il n'en est rien ; ces chambres ont tout juste l'ampleur des cabines de bains à bon marché » (p. 93).

Le contexte a changé. Sur le plan politique, la Séparation des Églises et de l'État développe au sein du catholicisme un sentiment de persécution. Sur le plan littéraire, l'école naturaliste décline rapidement. En effet, au moment où paraît *Lourdes*, Zola voit plusieurs de ses disciples quitter Médan en dénonçant l'impasse de son école littéraire. À l'occasion du compte rendu du *Sens de la vie*, d'Édouard Rod, Jules Lemaître dévoile cette évolution : « La vie n'a de sens que pour ceux qui croient et qui aiment. Telle est sa conclusion. Son livre se rattache donc à ce mouvement d'esprit qu'on pourrait, presque, appeler évangélique, et qui est si sensible dans les écrits de Paul Bourget, de Maurice Bouchor, de Paul Desjardins, et de toute l'élite de la jeune génération » (1892 : 59). L'écrivain et critique littéraire suisse Édouard Rod est un disciple et un ami de Zola. Ses premiers romans s'inspirent du naturalisme. Il a d'ailleurs publié, en 1879, une brochure d'illustration et de défense du mouvement naturaliste, intitulée « À propos de *L'Assommoir* » (Rod, 1879 : 107). En 1889, *Le sens de la vie* met en scène un héros indifférent, qui entre un jour à Saint-Sulpice pendant la grand-messe, afin de renouveler des impressions oubliées. Il les retrouve plus fortes qu'il n'avait cru, et tout autres. Il s'émeut, se trouble, réfléchit, alors que les fidèles ont quitté l'église. Il cherche Dieu : « Et, dit-il, dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer – des lèvres, hélas ! Des lèvres seulement –, *Notre Père, qui êtes aux cieux !* » (Rod, 1889 : 313). Cette prière d'enfance qui revient sur les lèvres du héros rappelle la scène finale du roman de Bourget, paru en 1889, *Le disciple*. Identité des interrogations, proximité des thèmes, un air du temps se dégage qui tient d'une forme diffuse de spiritualisme, d'attention, à défaut d'adhésion, aux impressions religieuses. Et le nouvel ouvrage de critique de Rod, *Les idées morales du temps présent*, paru en 1891, dénonce Zola. « Qu'est-ce donc que le mal ? Au lieu d'affirmer, comme dans son nouveau catéchisme, que c'est une fonction involontaire, le résultat d'une déviation physiologique, le corollaire d'une névrose ancestrale, il répondait avec un bel optimisme : "le mal est une de nos inventions, une des plaies dont nous sommes couverts". (...) Arrivé au terme de ses recherches, M. Zola s'est trouvé en face d'un dilemme pénible : moraliste d'instinct et de tempérament, il avait supprimé la morale » (Rod, 1891 : 83).

Ce mouvement, l'abbé Klein, professeur à l'Institut catholique de Paris, le nomme néo-chrétien et l'explique ainsi : « Mécontentes et désappointées de n'obtenir de la sagesse humaine aucune réponse satisfaisante à ces éternelles questions de la destinée, qui semblent retrouver le poignant intérêt que la science positive se vantait d'avoir pu détruire, les âmes chercheuses de la génération

nouvelle se sont enfin demandé si la religion ne pourrait pas leur dire des paroles plus vraisemblables et plus consolantes. (...) M. Édouard Rod semble traduire, sur ce point, leur état d'esprit : « la foi, en effet, répond à toutes nos curiosités, explique tout : elle nous donne la raison de notre existence, puisqu'elle nous prouve que nous sommes le centre du monde ; le courage de supporter nos maux, puisqu'ils nous préparent un sort meilleur ; et le goût de la vie, puisqu'elle est l'éternité. En se jetant dans le mystère, elle en a reculé l'effroi ; ses affirmations ont chassé le doute ; et dans le triomphe de sa certitude, elle a établi un système merveilleusement échafaudé sur une base imaginaire, qui, calculé pour répondre à tous les besoins de notre intelligence, ne laisse aucune place au désespoir » (1892 : 23-25). Le roman explicite l'attrait du catholicisme : « Seule l'Église reste debout, immuable, – fixée par la volonté des hommes ou de Dieu, qu'importe ! (...) Elle a vaincu les schismes, les hérésies, l'incrédulité ; elle a vaincu jusqu'aux germes putrides qui la décomposaient ; les empires se sont abattus devant elle, elle a soumis les peuples qui l'injuriaient, elle brave la science dont tous les relatifs viennent se briser contre son absolu. Elle est le centre d'un tourbillon, immobile pendant que voltigent les atomes. Et il suffit d'entrer un instant dans son cercle d'action pour échapper au cyclone qui valse et brise et détruit » (Rod, 1889 : 306). En janvier 1895, Ferdinand Brunetière fait paraître son article « Après une visite au Vatican » où il dénonce les faillites de la science⁹.

Attirés par la pérennité de l'Église, par les fastes de sa liturgie et par le contexte de persécution – rescapés des courants littéraires naturaliste et symboliste – des écrivains en quête de renouvellement et d'absolu veulent tourner le dos au positivisme et au naturalisme déterministe. Ils multiplient les recherches, mêlant spiritualités orientales et ésotérisme. En 1889, dans *La littérature de tout à l'heure*, Charles Morice, poète, essayiste et bientôt lui-même converti, affirme : « depuis qu'il n'y a plus de religion dans les temples, elle court les rues » (1889 : 273)¹⁰. Et les écrivains l'y rencontrent. Zola est conscient de cet air du temps. Il veut aborder la question de la survie du surnaturel. Mais ce que contestent tant Rod que Huysmans, c'est la capacité du naturalisme à rendre totalement la réalité (Raimond, 1966 : 39-41). Ils promeuvent une narration qui n'est plus seulement informative mais source de méditation (*ibid.*, 181).

Une interrogation identique, deux réponses divergentes

Des choix différents

La fascination pour les guérisons est générale à la fin du siècle. Si seulement trente médecins se déplacent annuellement à Lourdes avant 1890, ils sont une centaine après la polémique littéraire et scientifique et plus de trois cents au début du XX^e siècle (Guillemain, 2006 : 231).

9. F. Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, janvier 1895.

10. Il faut noter qu'il fut l'un des premiers à traduire Dostoïevski.

Le roman de Zola décrit le pèlerinage national à travers les yeux d'un prêtre qui a perdu la foi et qui, par désespoir, vient à Lourdes quémander un miracle pour son amie alitée, espérant, par la même occasion, retrouver la foi. Les prêtres ne sont pas rares dans l'œuvre de Zola. Dans les *Rougon-Macquart*, Zola en cite vingt-trois et deux d'entre eux, l'abbé Faujas et l'abbé Mouret, jouent un rôle de premier plan, chacun au cœur d'un roman qui dénonce soit la politique cléricale soit les rapports entre les prêtres et les femmes (Ouvrard, 1986 : 91)¹¹. Zola est fasciné par le personnage, « c'est qu'il y voit à la fois son double et son antagoniste. Même rêve de rédemption de l'humanité, mais selon des modèles philosophiques radicalement opposés »¹². Par rationalisme scientifique, il rejette toute sensibilité religieuse mais le *Rêve* prouve qu'il n'en est rien. Il justifie ainsi son étude : « mon symbole est que l'humanité est une malade, aujourd'hui, que la science semble condamner, et qui se jette dans la foi au miracle, par besoin de consolation »¹³.

Les deux auteurs évoquent avec trouble les miracles de Lourdes. Zola est surpris par la persistance de la superstition mais fléchit devant la ferveur de ce peuple qu'il aime tant. Huysmans croit au miracle, mais ne cesse d'évoquer les différences entre sa pratique et celle des fidèles pèlerins. Il se rend volontairement à Lourdes en dehors des grands pèlerinages et il compose une autofiction. C'est donc un laïc non croyant qui met en scène un prêtre et un laïc croyant qui livre ses impressions, son paysage intérieur : « Si quelqu'un n'a jamais été stimulé par le désir de voir Lourdes, c'est bien moi, je n'aime pas les foules qui processionnent, en bramant des cantiques (...) Ensuite, je ne tiens pas à voir des miracles ; je sais très bien que la Vierge peut en faire à Lourdes ou autre part ; ma foi ne repose ni sur ma raison, ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens, elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes ; n'en déplaie à ces caciques de la psychiatrie (...), qui ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence, les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent » (p. 75). Huysmans ne veut pas éprouver sa foi et rejette toute lecture psychologique ; il est croyant et cela seul justifie sa défense de Lourdes.

Le lieu

Les deux livres témoignent de la force émotionnelle du lieu. Zola écrit : « Jamais il n'avait vu un coin de terre arrosée à ce point de sang divin, et d'où la foi s'exhalât en un tel envollement des âmes » (p. 332). Tous deux s'accordent

11. Dans *La Faute de l'abbé Mouret*, paru en 1875, Zola s'en prend déjà vivement au culte de la Vierge dans le chapitre 14 qui montre que la dévotion de l'abbé envers la Vierge est un transfert de son désir : « Et, lorsqu'il avait tout donné à Marie, son corps, son âme, ses biens terrestres, ses biens spirituels, lorsqu'il était nu devant elle (...) Il lui semblait qu'il gravissait un escalier de désir » (Paris, Livre de Poche, p. 115).

12. Henri Mitterrand, « Préface », à Pierre Ouvrard, *ibid.*, p. III.

13. Lettre de Zola à Jacques van Santen Kolff, 9 mars 1894, (Zola, 1978-1995, t. VIII).

sur sa spécificité et partagent cette impression rendue par Barrès : « Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse » (1994 : 573). Lourdes est d'ailleurs le premier des lieux qu'il évoque : « l'étroite prairie de Lourdes, entre son rocher et son gave » (*id.*) Il ajoute : « D'où vient la puissance de ces lieux ? La doivent-ils au souvenir de quelque grand fait historique, à la beauté d'un site exceptionnel, à l'émotion des foules qui du fond des âges y vinrent s'émouvoir ? (...) Il y a des lieux où souffle l'esprit » (*ibid.* : 574). Huysmans partage cette impression : « Lourdes me demeure, à mesure que j'y vis, incompréhensible. Je n'arrive pas à déchiffrer l'énigme de ce lieu très spécial »¹⁴. Il ajoute : « Lourdes est un lieu très mystérieux »¹⁵.

Pour les deux écrivains, Lourdes est un lieu à part : ils reconnaissent le succès populaire du site mais divergent sur les causes de ce succès. Pour Zola, Lourdes cristallise souffrance et espérance : « Les impressions que l'on emporte sont de deux sortes et elles sont hostiles l'une à l'autre, inconciliables. Lourdes est un immense hôpital Saint-Louis, versé dans une gigantesque fête de Neuilly ; c'est une essence d'horreur égouttée dans une tonne de grosse joie ; c'est à la fois et douloureux et bouffon et muflé » (p. 260). Il ajoute : « il y a la foi de ce peuple réuni pour exorer la Vierge, une foi qui jaillit, de nulle part, en des laves brûlantes comme ici (...) Puis il y a la charité exaltée plus que partout sur la terre à Lourdes. (...) Enfin, il y a, ici, la Vierge, compatissante et douce, qui semble, à certains instants, plus vivante, plus près de nous, que partout ailleurs » (pp. 260-262). Huysmans explique le choix marial de Lourdes en évoquant les autres apparitions et les sanctuaires proches, pour prouver que celle-ci a élu son lieu. « Elle s'est bornée à transporter sa demeure dans un site plus accessible à la piété des foules » (p. 65) ; les deux écrivains insistent, en particulier, sur le rôle des transports ferroviaires. Comme si la Vierge était consciente que l'on entrait dans l'ère des masses et des grands pèlerinages. Le lieu, le culte se conjuguent pour faire de Lourdes une scène spirituelle.

La voyante

Zola est un adepte des nouvelles théories sur l'hystérie mentale du professeur Jean-Martin Charcot, développées dans son article « La foi qui guérit » (1892). L'écrivain applique cette grille de lecture au lieu et à la voyante : Bernadette lui apparaît comme une « irrégulière de l'hystérie » (p. 230). Néanmoins, il ne parvient jamais à se départir d'une réelle sympathie pour cette fille du peuple : Zola est sincèrement ému par le destin de l'enfant des bas-fonds qu'il juge victime d'hallucinations : « la Bernadette qu'il venait de trouver, au bout de son enquête, n'était qu'une sœur humaine, chargée de toutes les douleurs. Mais il n'en gardait

14. Lettre de Huysmans à Jean de Caldain, 27 mars 1903 (Huysmans, 1993, p. 269).

15. Lettre de Huysmans à Jean de Caldain, 18 mars 1903 (*ibid.*, p. 264).

pas moins pour elle un culte de fraternelle tendresse, et deux larmes lentes roulerent sur ses joues » (p. 453).

À Lourdes, les guérisons ont-elles une origine exclusivement naturelle ? Peut-on aussi, dans certains cas, croire à une action surnaturelle ? La réponse à ces questions est l'enjeu des deux ouvrages (Lescuyer, 1985 : 327). Zola précise : « Bernadette avait rêvé dans le continuel tourment de sa chair, et lui-même ne croirait jamais plus. Cela s'imposait avec la brutalité d'un fait : la foi naïve de l'enfant qui s'agenouille et prie, la primitive foi des peuples jeunes, courbés sous la terreur sacrée de leur ignorance, était morte » (p. 570). Il l'assimile à une prophétesse : « ce nouveau messie enfant, venu pour le soulagement des misérables, chargé d'annoncer aux hommes la religion de la divine justice, l'égalité devant le miracle, bafouant les lois de l'impassible nature » (p. 564). Lourdes, ultime espoir des souffrances de tous, anticipe l'utopie que Zola aspire à proposer à travers ses nouvelles œuvres.

Huysmans rejette le diagnostic d'hallucination : « Elle fut scrutée (...) par combien de médecins ! et nul ne put découvrir en elle le moindre stigmate de ce genre de maladie, de son enfance jusqu'à sa mort » (p. 218). Il oppose médecins à médecins, processus à l'œuvre à Lourdes depuis la création du Bureau des constatations des guérisons miraculeuses, fondé en 1883. Il admet néanmoins que Zola parle d'elle avec « tendresse », et de la Vierge avec « respect » (p. 217).

Tout comme pour la voyante, Zola et Huysmans partagent le constat, la réalité des guérisons, mais différent sur l'interprétation des causes. Une fois de plus, le contre-emploi sert à Zola pour définir sa position. C'est le Dr Chassaigne qui explique le miracle par l'action de Dieu : « Mais si Bernadette n'était pas qu'une hallucinée, une folle, est-ce que l'aventure ne serait pas plus étonnante, plus inexplicable encore ? Comment ! Le rêve d'une folle aurait suffi pour remuer ainsi les nations !... Non, non ! Un souffle divin a passé, qui seul peut expliquer le prodige » (p. 441). Pierre pense tout autrement : « Oui, c'était vrai, un souffle avait passé, le sanglot de la douleur, le désir inextinguible vers l'infini de l'espoir. Si le rêve d'une enfant souffrante avait suffi pour amener les peuples, pour faire pleuvoir les millions et pousser du sol une cité nouvelle, n'était-ce pas que ce rêve venait apaiser un peu la faim de pauvres hommes, l'insatiable besoin qu'ils ont d'être trompés et consolés ? Elle avait rouvert l'inconnu, sans doute à un moment social et historique favorable ; et les foules s'étaient précipitées. Oh ! Se réfugier dans le mystère, quand la réalité est si dure, s'en remettre au miracle, puisque la nature cruelle semble une longue injustice ! » (pp. 441-442). Lourdes est une mauvaise réponse à une bonne question.

La/les foule(s)

L'espérance est, pour Huysmans et Zola, l'essence de ces migrations humaines qui s'arrêtent à Lourdes. Ils ont conscience des nouveautés de la ville

dont le succès se fonde sur son attention aux problèmes de santé et sur « la puissance inconnue des foules » : « Cette Grotte, elle est le hangar des âmes en transe du monde, le hangar où tous les écrasés de la vie viennent s'abriter et échouent en dernier ressort, elle est le refuge des existences condamnées, des tortures que rien n'allège ; toute la souffrance de l'univers tient, condensée, en cet étroit espace » (Huysmans : 84).

Si les deux romans apparaissent comme des fictions documentaires appuyées sur une enquête et un terrain, les deux auteurs ne mettent pas l'accent sur le même trait. Huysmans insiste sur la présence de la foi malgré la foule, Zola met en avant l'espoir des misérables renforcé par la suggestion : « Il la savait entraînée, suggestionnée depuis quatre jours : la fièvre du long voyage, l'excitation des paysages nouveaux, les journées vécues devant la splendeur de la Grotte ; les nuits sans sommeil, la douleur exaspérée, affamée d'illusion. Puis, c'était encore l'obsession de la prière, ces cantiques, ces litanies qui la secouaient sans relâche »¹⁶. La suggestion collective, un vocabulaire psychologique, psychiatrique, expliquent cette analyse laïque de Lourdes (Claverie, 2008 : 64). L'intérêt pour la ville, dans les années 1890, pousse les médecins à modifier leur discours de « la négation du miracle par l'hystérie à sa récupération laïque par la suggestion » (Guillemain, 2006 : 234). Zola se situe entre les deux : « quelle était donc la force inconnue qui se dégageait de cette foule, un fluide vital assez puissant pour déterminer les quelques guérisons qui, réellement se produisaient ? Il y avait là un phénomène qu'aucun savant physiologiste n'avait encore étudié. Fallait-il croire qu'une foule n'était plus qu'un être, pouvant décupler sur lui-même la puissance de l'autosuggestion ? Pouvait-on admettre que, dans certaines circonstances d'exaltation extrême, une foule devînt un agent de souveraine volonté, forçant la matière à obéir ? Cela aurait expliqué comme les coups de guérison subite frappaient au sein même de la foule, les sujets les plus sincèrement exaltés. Tous les souffles se réunissaient en un souffle, et la force qui agissait était une force de consolation, d'espoir et de vie » (pp. 395-396). L'idée de foule permet de justifier miracles et succès. Le thème est dans l'air. C'est en 1895 que paraît *La psychologie des foules*, de Gustave Le Bon, qui rencontre un succès durable (Marpeau, 2000 : 95). La réflexion sur les foules s'appuie d'ailleurs sur l'œuvre de Zola. Ainsi, « à partir des années quatre-vingt, quatre théoriciens des sciences sociales – Scipio Sighele, Henry Fournial, Gabriel Tarde et Gustave Le Bon – vont, les uns après les autres, refondre le message des *Origines* et de *Germinal* dans un moule analytique » (Barrows, 1990 : 103)¹⁷. Huysmans répond directement à Zola : « Et puis que signifient les remarques de Zola et des autres, affirmant que les malades sont hypnotisés par le décor, par le saisissement de l'eau froide, par les lumières de la Grotte, par le roulement des *Ave* ? (...) Il parle du "souffle

16. É. Zola, *op. cit.*, p. 394.

17. Il s'agit des *Origines de la France contemporaine* de Taine.

guérisseur des foules", de "la puissance inconnue des foules". Cette puissance dont le vrai nom est la prière est indéniable, mais, je le répète, elle n'est pas indispensable au salut des malades, pas plus d'ailleurs que le cadre et le milieu ; la preuve en est que des gens recouvrent la santé chez eux, sans aller à Lourdes, en faisant tout bonnement une neuvaine » (264-265). C'est Zola qui insiste sur l'efficacité du pèlerinage dans la mise en condition alors que Huysmans en rejette l'idée. Les deux livres témoignent du parcours pèlerin : un départ pour gagner un ailleurs qui rende autre, un lieu sacré et, à travers ce lieu, une rencontre avec l'au-delà (Dupront, 1987 : 34-58).

Hanté par son postulat scientifique, Zola n'imagine son personnage principal que comme un représentant de « la foi au seul progrès par la science »¹⁸. Pour lui, « Lourdes n'était qu'un accident explicable, dont la violence de réaction apportait même une preuve de l'agonie suprême où se débattait la croyance, sous l'antique forme du catholicisme » (p. 570). Lourdes ne contredit donc pas la progression de l'histoire : d'où l'argument de la suggestion, du besoin populaire de réconfort surnaturel pour le justifier. Dans son roman, il oppose un médecin converti et Pierre qui abandonne la foi. L'exemple du Dr Chassaing permet d'expliquer les motifs d'adhésion à la foi et à l'Église, qui survient après deux étapes : une souffrance morale intense suivie de l'abandon du sens critique¹⁹. « Et Pierre, alors, comprit brusquement, eut l'explication nette de ces pèlerinages, de tous ces trains qui roulaient par le monde entier, de ces foules accourues, de Lourdes flamboyant là-bas comme le salut du corps et des âmes. Ah ! Les pauvres misérables qu'il voyait, depuis le matin, râler de souffrance, traîner leur triste carcasse dans la fatigue d'un tel voyage ! Ils étaient tous des condamnés, des abandonnés de la science, las d'avoir consulté les médecins, d'avoir tenté la torture des remèdes inutiles » (p. 111). Il ajoute : « Ah ! Cette soif inextinguible du bonheur qui les amenait tous là, ces blessés du corps et de l'âme » (p. 309), qui croient que « la Sainte Vierge intervenait en faveur des désespérés, forçait la nature marâtre à être juste et charitable » (p. 134)²⁰.

Pèlerinage et lieux de culte s'appuient sur une littérature qui les rend aussi vivants que les pèlerins qui les parcourent, diffuse leur image, leur représentation. Huysmans, comme Zola, transmet la tension, le mystère, « l'extrême des

18. H. Mitterrand dans la notice de *Lourdes*, Œuvres complètes de Zola, Cercle du Livre Précieux, t. 7, p. 476.

19. « Cet homme de science, athée et matérialiste, que la douleur avait foudroyé et qui croyait à présent, pour l'unique joie de revoir dans une autre vie ses chères mortes tant pleurées » (É. Zola, *ibid.*, p. 332). « Le grand vieillard foudroyé, à la sénilité douloureuse, redevenu enfant dans le désastre de son cœur » (*idem*, p. 573).

20. Zola évoque la venue pèlerine d'une riche femme accompagnée de sa sœur et de son mari, voyage en première, dons exceptionnels au sanctuaire (argent et lanterne pleine de pierres) mais pas de guérison. Huysmans signale que tout est « gratis dans le domaine de la grotte » (p. 215) et qu'il « n'existe pas de place réservée, de prie-Dieu de luxe ; c'est donc l'égalité parfaite entre l'indigent et le riche » (p. 216).

douleurs et l'extrême des joies, c'est tout Lourdes »²¹. Et, s'il peut s'insurger contre l'instrumentalisation de celle-ci par l'Église, Zola communique néanmoins la latence et la puissance du miracle, la « prodigieuse concentration d'espérance » (Dupront, 1987 : 347), en compatissant à la soif de surnaturel qui motive les personnes en souffrance.

Dans les deux cas, les écrivains affirment la primauté de l'affectivité sur la raison. Pour Zola, Lourdes est une terre de souffrance, de misère et d'espérance. Pour Huysmans, elle est terre de souffrance mais aussi terre de rachat. Tous deux témoignent de la communion du pèlerinage. Zola veut combattre la superstition au moment où les expériences spirituelles attirent de nouveau. Il s'inquiète de cette révolte contre la science à la fin du XIX^e siècle. Lourdes met en échec le naturalisme et le positivisme. Huysmans perçoit combien Lourdes est un stimulant capable de refonder de nouvelles alliances sociales et politiques pour pérenniser le catholicisme en portant l'accent sur l'aspiration à la santé et au bonheur ici-bas. Zola en a conscience, mais ne parvient pas à proposer des ressources émotionnelles et historiques autres : Pierre Froment n'est pas un héros positif dont le roman d'initiation pouvait entraîner des lecteurs vers un cheminement proche du sien. Zola rêve d'une transmutation du sentiment religieux en faveur d'une religion vidée de tout dogme, de tout mystère : Froment s'interroge sur le moyen, il préconise d'abord d'« opérer brutalement l'humanité, en fermant les Grottes miraculeuses où elle va sangloter » (p. 572). Il conclut pourtant : « Non, non ! Ce serait un crime que de fermer le rêve de leur Ciel à ces souffrants du corps et de l'âme. (...) L'humanité entière pleurerait, éperdue, condamnée que seul pouvait sauver le miracle. (...) Il ne fallait désespérer personne, il fallait tolérer Lourdes, ainsi qu'on tolère le mensonge qui aide à vivre » (p. 571). Mais il ne peut pas rester insensible à l'idée que Lourdes est « comme une promesse qu'un jour la condition humaine sera dépassée » (Dupront, 1987 : 364-365). Alors, il faut accepter que Lourdes soit aussi un signe que « les pèlerins réclamaient avec des larmes, l'égalité dans la santé, le partage équitable de la paix morale et physique. (...) Au fond, c'était le même rêve exaspéré de fraternité et de justice, l'éternel besoin du bonheur, plus de pauvres, plus de malades, tous heureux » (p. 577).

Huysmans est plus critique, il rejette l'oubli de la valeur de la souffrance au cœur du dogme de la réversibilité des mérites. Il écrit : « Lourdes a pris (...) le contre-pied de la Mystique, car enfin l'on devrait (...) réclamer non la guérison de ses maux, mais leur accroissement ; l'on devrait s'y offrir en expiation des péchés du monde » (pp. 154-155). Lors de la rédaction du roman, il se sait atteint d'un cancer qui le tuera, en 1907, dans d'horribles souffrances et refuse tout moyen d'atténuer la douleur.

21. J. K. Huysmans, *op. cit.*, p. 143.

Les lieux de culte et de pèlerinage se fondent autant en papier qu'en pierre. Si les deux écrivains rejettent certaines orientations du pèlerinage de Lourdes, leurs choix diffèrent profondément : Zola rejette le spirituel, Huysmans rejette le message, mais tous deux en véhiculent le mystère. Leur opposition ou leur réticence ne font que multiplier l'efficacité romanesque de leur description ; la fondation ne s'inscrit pas dans la recherche d'un consensus. L'abondante production littéraire autour de Lourdes entretient une tension qui apparaît comme un des éléments de la pérennité du lieu. Les deux auteurs avouent que Lourdes est un lieu à part, autre : des miracles y surgissent, des hommes et des femmes y voient leurs maux guéris. Ils décrivent une géographie spirituelle dynamique et inspiratrice dont, volontairement ou non, participent leurs deux romans témoignages. Si Zola propose une « religion nouvelle » (p. 574)²² et Huysmans défend l'ancienne, tous deux reconnaissent le besoin de croire et sa cristallisation sur un lieu inspirateur. Ils participent de la recharge sacrale incessante de Lourdes, démontrant l'extrême plasticité du lieu, de la voyante, du message et de la fondation.

Frédéric GUGELOT
EHESS, CEIFR
frederic.gugelot@univ-reims.fr

Bibliographie

- ANGELIER François, 2000, « Les écrivains de La Salette : Huysmans, Bloy, Claudel », in Angelier F., Langlois C., (dirs.), *La Salette. Apocalypse, pèlerinage et littérature (1856-1996)*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon.
- BARRÈS Maurice, [1913] 1994, *La colline inspirée*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », pp. 565-735.
- BARROWS Susanna, 1990, *Miroirs déformants. Réflexion sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier.
- CHARCOT Jean-Martin, 1892, « La foi qui guérit », *Revue hebdomadaire*, 3 décembre 1892, pp. 112-132.
- CLAVIERIE Élisabeth, 2008, *Le monde de Lourdes*, Paris, Éditions Gallimard.
- , 2009, « Parcours politique d'une apparition. Le cas de Lourdes », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 145, pp. 109-128.
- COOL Michel, SAUVADET Bernadette, 2008, *Le mystère de Lourdes, d'hier à aujourd'hui*, Paris, Desclée de Brouwer.

22. « Une religion nouvelle, cela éclatait, cela retentissait en lui, comme le cri même des peuples, le besoin avide et désespéré de l'âme moderne. La consolation, l'espoir que le catholicisme avait apportés au monde semblaient épuisés, après dix-huit siècles d'histoire, tant de larmes, tant de sang, tant d'agitations vaines et barbares. C'était une illusion qui s'en allait, et il fallait au moins changer d'illusion » (É. Zola, *op. cit.*, p. 575).

- DUPRONT Alphonse, 1987, *Du sacré*, Paris, Éditions Gallimard.
- GONCOURT Edmond & Jules, 1989, *Journal des Goncourt*, t. III, Paris, Robert Laffont, 16 mars 1892.
- GUILLEMAIN Hervé, 2006, *Diriger les consciences, guérir les âmes. Une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses (1830-1939)*, Paris, La Découverte.
- HARRIS Ruth, 2001, *Lourdes*, Paris, Jean-Claude Lattès.
- HUYSMANS Joris-Karl, 1993, *Les foules de Lourdes*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon.
- , 1977, *Lettres à Arij Prins* (prés. Louis Gillet), Genève, Droz.
- KLEIN Félix, 1892, *Le mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine*, Paris, Librairie Didier.
- LEMAÎTRE Jules, 1892, *Les contemporains*, 5^e série, Paris, Lecène et Oudin.
- LESCUYER Thierry, 1985, « Huysmans et Zola : Lourdes en question », in Brunel P., Guyaux A., (dirs.), *Huysmans*, Paris, L'Herne.
- MARPEAU Benoît, 2000, *Gustave Le Bon* Paris, CNRS Éditions.
- MITTERRAND Henri, notice *Lourdes*, Œuvres complètes de Zola, t. 7, Paris, Cercle du Livre Précieux.
- MORICE Charles, 1889, *La littérature de tout à l'heure*, Paris, Perrin.
- MURAY Philippe, 1999, *Le XIX^e siècle à travers les âges. Le cinquième évangéliste (Zola)*, Paris, Éditions Gallimard.
- OUVRARD Pierre, 1986, *Zola et le prêtre*, Paris, Éditions Beauchesne.
- RAIMOND Michel, 1966, *La crise du roman*, Paris, José Corti.
- ROD Édouard, 1879, *À propos de « L'Assommoir »*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion.
- , 1889, *Sens de la vie*, Paris, Perrin.
- , 1891, *Les idées morales du temps*, Paris, Perrin.
- ZOLA Émile, 1978-1985, *Correspondance*, t. VIII, Montréal, Paris, Presses de l'Université de Montréal, Éditions du CNRS.
- , 1995, *Lourdes*, Paris, Folio.

Résumé

Lourdes est un lieu de culte construit autant en pierre qu'en papier. Au Lourdes de Zola (1894), qui offre une vision laïque et critique du pèlerinage, s'oppose la lecture catholique de Les foules de Lourdes de Huysmans (1906). Les deux romans en dévoilent les mêmes faces, à la fois lieu de surnaturel et bazar chrétien. Les deux hommes évoquent avec trouble les miracles et témoignent de la force émotionnelle, spirituelle, dynamique et inspiratrice du lieu. Lourdes fascine. Leurs livres prouvent l'efficace conjugaison d'une histoire, d'un lieu et d'une ferveur. L'abondante production littéraire autour de Lourdes entretient une tension qui apparaît comme un des éléments de sa pérennité. Ainsi, la fondation du lieu de culte ne s'inscrit pas dans la recherche d'un consensus. La lutte contre le pèlerinage participe de son succès.

Mots-clés : Lourdes, pèlerinage, foi, écrivains, romans.

Abstract

Lourdes is a place of cult which is built as well in stone than in paper. Zola's Lourdes, which provides a secular and a critical vision, is opposed by a catholic interpretation of Les foules de Lourdes by Huysmans. Both novels reveal the same aspects : at once the place of the supernatural and a Christian bazaar. Both writers mention with turmoil the emotional, spiritual, dynamic and inspiring strength of the place. Lourdes fascinates. Their books show the effective conjugation of a story, of a place and of fervour. The abundant literary production about Lourdes maintains tenseness which seems to be one of the factors of its durability. Thus, the foundation of the place of cult does not fit in the quest for a consensus. The fight against the pilgrimage participates of its success.

Key words: Lourdes, pilgrimage, faith, writers, novels.

Resumen

Lourdes es un lugar de culto construido tanto de piedra como de papel. Las dos novelas, Lourdes de Zola (1894), una visión laica y crítica de la peregrinación, a la que se opone la lectura católica Les foules de Lourdes de J. K. Huysmans (1906), desvelan de ello los mismos aspectos, a la vez un lugar de lo sobrenatural y un bazar cristiano. Ambos hombres evocan con cierta turbación los milagros y dan testimonio de la fuerza emocional, espiritual, dinámica e inspiradora del lugar. Lourdes fascina. Sus libros muestran la combinación eficiente de una historia con un lugar y un fervor. La abundante producción literaria alrededor de Lourdes mantiene una tensión que aparece como uno de los elementos de su perennidad. La fundación no se inscribe en la búsqueda de un consenso.

Palabras clave: Lourdes, peregrinación, fe, escritores, novelas.